

Adam Stepnowski

Université de Varsovie

LES BELLES-LETTRES DANS LES LETTRES DE BOILEAU

Dans les *Œuvres complètes* de Boileau¹ sa correspondance est divisée en quatre parties: lettres à Brossette – 75, à Racine – 20, deux lettres attribuées et 51 à divers. Au total donc 148 lettres, peut-être 146 si on met de côté les deux lettres dont l'attribution est incertaine, mais leur contenu indique que le destinataire était selon toute probabilité Racine.

Il est aussi évident que la correspondance complète de Boileau ne nous est pas parvenue, et encore, pour d'autres constatations évidentes, à partir du corpus dont nous disposons, la plus ancienne parmi ces lettres date de 1672–1673 (à Monsieur***), la dernière est celle que le critique avait écrite à Brossette le 11 décembre 1710 (Boileau mourra le 13 mars 1711).

Les activités littéraires de Boileau entre 1672 et 1711 comprennent les ouvrages et les documents que nous allons rappeler dans l'ordre chronologique. La liste s'ouvre avec l'*Épître IV* (le 17 août 1672) qui célèbre le Passage du Rhin: le poète s'adresse au Roi. En 1673 (*l'Art poétique* est déjà fait et selon Madame de Sévigné c'est un chef-œuvre²). En 1674 paraissent ses *Œuvres diverses* (*Satires I–X*), *Discours au Roy*, *Épîtres I–IV* (*l'Art poétique*, le *Lutrin* (chants i–IV), le *Traité du sublime*). Même année, en édition séparée, *Épître V*. En 1675 – une nouvelle édition des *Œuvres complètes* et *Épître IX*. 1677 – *Épître VII*, à Racine. C'est alors (octobre 1677 précisément) que Boileau et Racine sont nommés historiographes du roi. En 1678 Boileau écrira *Épître VIII*, pour remercier le monarque. Il serait fastidieux d'énumérer tous les événements de la biographie de notre auteur. Ses activités littéraires ne sont pas arrêtées. Il continue le travail

¹ Bibliothèque de la Pléiade, édition A. Adam (Introduction) et F. Escal, Paris, 1966. Tous les textes de Boileau seront cités d'après cette édition.

² Cf. p. XXXV de l'édition citée.

sur le *Lutrin*, sur les *Épîtres* (VI, VII, VIII et IX – 1683), pour devenir immortel en 1684 et, l'année suivante, membre de l'Académie des inscriptions et médailles (Petite Académie).

La Querelle de Anciens et des Modernes commence à l'Académie avec la lecture du *Siècle de Louis le Grand*. Boileau, partisan des Anciens, se révèle dans l'*Ode sur la prise de Namur* (1693), pour louer Pindare et dans ses *Réflexions critiques sur quelques passages de Longin* (1694). Les *Œuvres diverses* paraissent en 1694, contenant la *Satire X, Contre les femmes*, condamnée par Bossuet comme contraire à la religion mais fort appréciée par Bayle³. En octobre 1697 l'*Épître XII. Sur l'amour de Dieu*, est faite.

Vient finalement l'année fort importante, celle de 1698 où, vers sa fin, Boileau rencontre un avocat lyonnais, Claude Brossette. Un projet surgit – préparer une édition des œuvres complètes de Boileau⁴, avec un commentaire. Elle ne paraîtra qu'après la mort de Boileau, en 1716, à Genève, et dans laquelle Brossette mettra la *Satire XII, sur l'Équivoque*. Le poète travaillait là-dessus depuis 1703 environ. Parmi ses publications il faut citer l'édition dite «favorite», datant de 1701, qui contient quelques nouvelles positions, la *Satire XI, Sur l'honneur* et les *Lettres à M. d'Ériceyra et à Perrault*, entre autres. En 1703 le *Journal de Trévoux* publie un jugement bien critique de cette édition et voilà le début des hostilités, littéraires et idéologiques – théologiques tout court – entre le poète et la puissante compagnie, puissante surtout dans l'entourage du roi. Depuis 1709 environ la santé de Boileau se dégrade sensiblement; ses efforts pour faire imprimer l'*Équivoque* n'apportent aucun effet. La mort terminera tout, nous y reviendrons lors de la présentation d'une partie de la correspondance de notre auteur.

Toute remarque, toute réflexion sur Boileau peut partir d'une citation de Pierre Clarac: «Tracer de Boileau un portrait d'ensemble est chose malaisée»⁵. L'histoire de sa fortune littéraire a été l'objet d'un ouvrage succinct et fort concret en même temps, abondant en jugements jamais hâtifs: celui de Bernard Beugnot et de Roger Zuber, *Boileau. Visages anciens, visages nouveaux. 1665–1970*⁶. Le livre contient plusieurs témoignages sur le rôle de Boileau dans son temps, qui – ce rôle justement, ne saurait être établi sans quelque hésitation. Les titres de plusieurs chapitres le laissent ouvertement voir, à commencer par la première section de l'ouvrage – «Boileau en son temps – satirique ou poète». Plus loin il sera défini comme «législateur du Parnasse», «poète d'une sagesse: sublime et goût», «satire et raison», «morale et nature», «poète de métier – un prosaïsme

³ Cf. p. XXXVIII.

⁴ Elles ne sont pas d'ailleurs complétées en 1698.

⁵ P. Clarac, *Boileau*, Paris, 1964, p. 165.

⁶ Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973.

étouffant» et, finalement: «résurrection du poète», qui a commencé au début de notre siècle. Malgré les efforts des critiques plus ou moins contemporains, il est permis d'avoir des doutes quant aux qualités nettement poétiques de l'œuvre de Boileau. Il était probablement un meilleur satirique (sur le plan social) et critique (en tant que juge littéraire, pour ainsi dire) qu'auteur des vers, sans qu'on puisse cependant lui refuser ce que Voltaire avait aperçu, mettant Boileau à côté de son ami et collègue – Racine bien sûr, dans le domaine du style. *Après Racine*, on le verra dans un instant. Si nous évoquons Voltaire, c'est parce qu'il formule ses opinions dans une lettre à Brossette (celle du 14 avril 1732), dont l'importance (celle de l'éditeur des œuvres de Boileau) dans la fortune de l'auteur de l'*Art poétique* ne saurait être mise en doute. Selon Voltaire donc le mérite de Boileau réside surtout dans sa façon d'écrire.

Quand j'ai dit que les satires de Boileau n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, FORT INFÉRIEURE [c'est nous qui soulignons] à la vérité à la seconde, mais très supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. Racine. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage⁷.

On peut en dire autant à propos de Madame de Sévigné, pour ses lettres seulement. Aux yeux de ses contemporains Boileau se prenait pour un maître absolu, comme le précise, Voltaire toujours, dans son *Temple du goût*:

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,
Qui, donnant le précepte et l'exemple à-la-fois,
Établit d'Apollon les rigoureuses lois⁸.

Au temps où Boileau pratiquait la littérature, il pouvait s'attendre à des attaques dont le ton rappelait celui de ses propres satires. Pierre Perrin, auteur de peu de qualité, était nettement dur à l'égard du Boileau poète et critique

(Et) qui ne tient sa critique
Pour une règle authentique,
Pour loi première et salique,
Pour la sainte pragmatique,

⁷ Voltaire, *Correspondance*, t. 1: 1704–1738, éd. Besterman, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1964, p. 296.

⁸ *Œuvres complètes de Voltaire*, t. 2, Paris MDCCCXXVII, p. 874; «qu'arma» au lieu de «qui arma».

Pour sentence apostolique,
 Et pour mot évangélique
 Dans l'église catholique
 Doit passer pour hérétique⁹.

Boileau évolue, bien sûr, forcé par la résistance des Modernes, et rongé par les soucis physiques, effets de la vieillesse. Ses lettres en apportent des preuves incontestables.

La correspondance, de par sa nature, est intime, plus intime que le corpus littéraire. On y retrouve les échos de la préoccupation majeure de l'auteur que sont les belles-lettres, la critique plutôt, dans le cas de Boileau. Sa correspondance avec Brossette commence en 1699, le 25 mars, et le premier nom qui paraît juste dans la première phrase est celui de son ami: «la maladie de Monsieur Racine, qui est encore en grand danger, a été, cause, Monsieur, que je tardais quelques jours à vous faire response» (p. 633). Racine mourut le 21 avril, il réapparaîtra dans la lettre suivante, celle du 9 mai 1699, plus personnelle et sans aucune allusion littéraire dont la première est farcie comme si le grand critique voulait donner des preuves de son érudition. Il y cite Juvénal, Horace (*Art Poétique*) et Martial. Les ouvrages contemporains mentionnés dans cette première lettre sont si peu connus qu'on peut les passer sous silence. Sa santé, ses titres de noblesse et le déménagement occupent la première place dans les activités de Boileau et son correspondant lui envoie des textes bizarres, tels que celui d'un certain Puget sur l'aimant (*Magnes*) et du P. Fellon, *Faba arabica* (*Sur le café*)¹⁰. L'essentiel de la lettre de Boileau (celle du 2 juillet 1699) surgit comme par hasard:

Je suis bien aise qu'un Homme comme vous entreprenne mon Apologie mais les livres qu'on a faicts contre moi sont si peu connus qu'en verité je ne scay s'ils meritent aucune response. Oserais je vous dire que le dessein que vous aviés pris de faire des remarques sur mes Ouvrages est bien aussi bon et que ce seroit le moien d'en faire une imperceptible apologie qui vaudroit bien une apologie en forme (p. 635-636).

Le 15 août de la même année une petite phrase reprendra le projet de Brossette: «L'Apologie met un lecteur sur ses gardes au lieu que le Commentaire lui oste toute deffiance» (p. 637).

Six mois plus tard, le 10 novembre 1699 (Lettre V), l'unique thème de la lettre de Boileau est «de Telemaque de Mr de Cambray. [...] Il y a de l'agrément dans ce livre et une imitation de l'Odyssée que j'approuve fort. [...] Enfin Mr de Cambray me paroist beaucoup meilleur Poëte que Theologien» (p. 638).

⁹ Cité d'après B. Beugnot, R. Zuber, *op. cit.*, p. 26.

¹⁰ Voir la note de la lettre III dans l'édition citée, p. 1131.

La nouvelle édition du poème le *Lutrigot* de Bonnacorse (1698; la première est de 1686) qui est une parodie du *Lutrin*, ayant déjà fait son apparition dans la première lettre à Brossette, revient le 1^{er} avril 1700, où Boileau conclut dans un raisonnement impeccable: «[...] si le Lutrin est une impertinente imagination le Lutrigot est encore plus impertinent puisque ce n'est que la mesme chose plus mal executée» (p. 641-642). En ce qui concerne d'autres écrivains contemporains, Boileau s'exprimera ainsi: «[...] la plupart des Auteurs de ce temps pechent moins par avoir des defaux que par n'avoir rien de bon» (p. 645). Voilà un critique bien dur, pour les autres surtout.

Le caractère de la correspondance de Boileau avec Brossette est déterminé par la nature de leurs rapports, dictés par l'objectif que s'était proposé l'avocat lyonnais, homme cultivé et dont les connaissances sont, peut-on en être sûr en parcourant les lettres et les réponses, visiblement égales pour deux parties.

Boileau, celui qui est étudié en classe, est un auteur connu de façon superficielle, ses ouvrages témoignent ou plutôt permettent de le croire, de son érudition. Elle se révèle surtout dans sa correspondance où il fait des observations et des remarques dignes non d'un poète, satirique en plus (ou en moins plutôt), mais d'un érudit imbu de la civilisation des Anciens, des Romains surtout; la Grèce avec ses grands auteurs y est présente aussi. Son partenaire devient peu à peu une sorte d'ami, faisant bien souvent des cadeaux au grand parisien, non seulement des livres – ce qui paraît absolument naturel, mais des fromages de la région lyonnaise, que Boileau apprécie et goûte avec plaisir et n'oublie jamais de remercier son bienfaiteur. On ne peut pas se tromper — c'est évidemment Boileau qui occupe la première place, Brossette est son serviteur. Il travaillent, tous les deux, pour la gloire – bien que le mot ne soit jamais employé – du législateur du Parnasse français. L'édition que prépare Brossette s'efface pourtant et ne paraît guère dans cette correspondance. Des événements ont lieu, événements littéraires, ayant souvent peu de trait avec la littérature, et dans l'aspect parfois anecdotique. Avec l'âge, la santé de Boileau se détériore de plus en plus vite – la dernière dizaine de ses lettres répète inlassablement les mêmes informations, Ainsi, le 7 janvier 1709, le poète notera: «Je suis malade et vraiment malade. La vieillesse m'accable de tous costés. L'ouïe me manque, ma veue s'esteint. Je n'ay plus de jambes et je ne sçaurois plus monter ni descendre qu'appuié sur les bras d'autrui» (p. 720). Ce n'est qu'une constatation. Mais Boileau est un spécialiste en matière de langue: «Enfin je ne suis plus rien de ce que j'estois et pour comble de misere il me reste un mal heureux souvenir de ce que j'ay esté» (p. 720). Amertume, oui. Mais le malade et le vieillard en même temps, ne se soumet pas à la détresse. Il entend vivre, c'est-à-dire fonctionner en tant que Boileau, esprit

vif et critique, actif quand même, malgré les calamités de son temps individuel, personnel. Et c'est pour cela qu'il ajoute aussitôt, comme s'il voulait réfuter l'accusation de s'avérer plaintif, pleurnichard même: «Aujourd'hui pourtant, il faut que je fasse encore le jeune...» (p. 720). Tout ceci pour répondre à la lettre de Brossette, aux objections qu'il y avait faites, et qui concernent la seule beauté qui le touche – les lettres. Le thème peut paraître banal, pour le lyonnais et pour le parisien – Longin et la périphrase. C'est dans l'atmosphère de l'antiquité et de son esthétique que les forces de Boileau lui reviennent et que son esprit redevient jeune et dynamique. Certes, les grands ouvrages ont déjà été écrits, les règles doivent être suivies, personne ne devrait y échapper. Boileau en est, comme son futur éditeur, aux détails. En vérité, ses lettres à Brossette n'ajoutent rien à l'essentiel, au grand corpus, formé par les satires et surtout par son *Art poétique*. Il lui reste maintenant le commentaire, et le travail du jour, telle l'*Équivoque*, la préparation des *Œuvres diverses*, ou les retours au *Lutrin*, bien nombreux mais sans qu'ils apportent du nouveau à ce poème que peu de lecteurs prennent comme lecture – ce ne sont que des morceaux pour les spécialistes ou grands amateurs. Boileau législateur, à la fin de ses jours, devient un peu Chapelain, dans ses produits littéraires, et nettement érudit, chercheur plutôt qu'essayiste. Brossette est un partenaire de choix, fort exclusif, unique pratiquement. On peut deviner qu'ils sont, tous les deux, des individus exceptionnels. Et qui s'élèvent au-dessus de la moyenne, sans qu'on puisse définir précisément cette barre de la relative médiocrité. La haute production littéraire n'apparaît pas souvent dans ces lettres, pour une raison bien simple – le XVII^e siècle vient de finir, Corneille est mort depuis longtemps, Racine a quitté ce monde-ci également. Plus de chefs-d'œuvre, il n'y a que des livres qui ont su gagner quelque renommée, tel «Telemaque de Mr de Cambray», le seul ouvrage qui suscite une certaine émotion à l'époque de Boileau, mais qui n'est plus estimé, digne d'être lu aujourd'hui. Le XVII^e siècle n'a pas entièrement disparu, celui des Lumières n'est pas encore arrivé. La fin de la vie de Boileau, sa correspondance avec Brossette automatiquement aussi, tombe sur une période de transition où on n'envisage même pas l'avenir. Les classiques, Boileau en particulier, n'ont pas saisi cette vérité bien simple – imposer l'usage des règles c'est mettre fin au développement. Imiter les Anciens, les admirer, c'est s'arrêter, chercher la veine là où elle est déjà tarie. Jusqu'à quand peut-on suivre les anciens si chéris qui – ceci est évident – n'écriront rien de nouveau? Leur plus grand admirateur qu'était Boileau ne peut aller plus loin sans se démentir. Il n'est pas un La Bruyère qui écrit tout au début de ses *Caractères* que tout a été déjà dit et il écrit ensuite 200 pages de ce qui n'a pas été encore édité. Le Boileau de ses lettres est un répétiteur, il se soucie de la préparation des nouvelles éditions, des textes appartenant au passé. Brossette fait partie du

même groupe. Les Anciens, tournés vers le passé bien révolu, se voient – s'ils avaient voulu voir les choses de près, accompagnés de modernes, qui, au fond n'ont pas grand'chose à offrir au public. Le seul accent vraiment nouveau dans la dernière période de l'activité littéraire de Boileau est sa polémique, sa lutte même, contre les jésuites de Trévoux. Ils apparaissent relativement souvent dans la correspondance avec Brossette. L'intérêt de ses remarques est pourtant fort limité, aux mentions dans les lettres justement. Et le début ne concerne que Boileau et ses adversaires, les belles-lettres ne sont pas là, aucun ouvrage de valeur n'est sorti de cette polémique. La littérature dans la correspondance de Boileau revêt un aspect strictement personnel, elle est un champ qui ne concerne nullement le grand public. Il y a trop de critiques, les écrivains n'ont pas le courage – ou la veine – d'écrire quelque chose de nouveau. Des considérations sur Homère ne contribuent pas à la publication de ce qui n'est pas grec ou romain, si on veut être moderne.

Il n'y a pas dans la correspondance de Boileau et de Brossette de grands thèmes, il y a pourtant des sujets qui reviennent. Il y en a aussi qui s'installent pour aboutir finalement à une fréquence rituelle, mais tout compte fait quotidienne. Dès le début de cet échange des lettres, Boileau revient, dans les premières phrases adressées à son jeune ami, l'excuse ou plutôt un appel – les réponses aux lettres du lyonnais ont toujours du retard et la cause en est invariable: la mauvaise santé du critique, l'obstacle qui se trouve toujours, tant qu'il est vivant, surmonté. Le quotidien, de plus en plus difficile à supporter, n'élimine pas les autres dimensions du temps – celle de l'avenir qui est surtout la pensée des éditions à venir et celle du passé, bien souvent caché au futur éditeur des *Œuvres complètes* de Boileau. Il y a des échos des anciennes publications tel l'épisode dont la figure centrale est François-Xavier-Joseph de Menezès, comte d'Ericeyra, historien (*O Portugal restaurado*) et poète (*Henriqueida*, 12 chants, 1740), mais surtout le traducteur de *l'Art poétique* de Boileau¹¹ qui exprimera sa gratitude au Portugais dans une lettre publiée dans l'édition in-4° des *Œuvres diverses* datant de 1701.

Faire l'inventaire des thèmes des lettres de Boileau donnerait une liste peu ravissante – ce serait peu intéressant pour le contenu dont les sujets ne sont jamais approfondis. Des remarques brèves, des rappels, permettant de voir un Boileau latinisant (année 1701), se posant des questions fort générales, comme celle qu'il propose par l'intermédiaire de Brossette à l'Académie de Lyon: «*Si on peut bien écrire une langue morte*» (le 6 octobre 1701), ou fort détaillées, dans la même lettre:

¹¹ Cf. p. 1139.

Comment scavoir en quelles occasions dans le latin le substantif doit passer devant l'adjectif ou l'adjectif devant le substantif? Cependant imaginés vous quelle absurdité ce seroit en françois de dire *mon neuf habit* au lieu de *mon habit neuf* ou *mon blanc bonnet* au lieu de *mon bonnet blanc* quoi que le proverbe dise que c'est la mesme chose. Je vous escriis ceci affin de donner matiere à vostre Academie de s'exercer (p. 659).

Boileau revient relativement souvent à ses ouvrages antérieurs, comme le *Lutrin* (lettres XXXV–XXXVI, avril – mai 1703), sans oublier d'ailleurs le quotidien le plus banal. «Je n'ay achevé qu'hier vostre jambon qui a esté mangé à Auteuil et qui s'est trouvé admirable» (le 28 mai 1703, p. 674).

L'actualité qui marque le départ des personnes renvoie évidemment au passé qui devient un souvenir exprimant le respect pour les morts, tel Olivier Patru et Racine avec lui (lettre XXXVIII, le 2 août 1703), le premier traité d'

Un Critique très habile mais un très violent hypercritique et en reputation de si grande rigidité qu'il me souvient que lors que Mr Racine me faisoit sur des endroits de mes Ouvrages quelque observation un peu trop subtile comme cela lui arrivoit quelquefois au lieu de lui dire le proverbe latin *Ne sis patruus mihi*. N'ayés point pour moi la sévérité d'un oncle je lui disois, *Ne sis Patru mihi*. N'ayés pour moi la sévérité de Patru (p. 677).

D'autres noms de ses illustres amis reviennent dans ses lettres à Brossette: Pascal avec ses «lettres [...] instructives» et «chrestiennes» (p. 697). Molière aussi, à l'occasion de la parution de la *Vie de Molière* (1705, Grimarest): «Franchement ce n'est pas un Ouvrage qui merite qu'on en parle. Il est fait par un Homme qui ne sçavoit rien de la vie de Molière et il se trompe dans tout ne sachant pas mesme les faits que tout le monde sçait» (p. 701).

Chose curieuse, la lutte de Boileau, partisan acharné des jansénistes et ennemi des jésuites, trouve peu de place dans les lettres à Brossette. Boileau conçoit sa longue pièce de vers (*l'Équivoque*) comme une sorte de testament. À partir de 1709, avec l'avènement du P. Le Tellier comme confesseur du roi, les jésuites dominent entièrement la politique française. Le projet de *l'Équivoque* eût pu être lié avec un article du *Journal de Trévoux* qui s'en prenait à Boileau. *L'Équivoque*, somme toute, ces quelques centaines de vers, comme le dit Antoine Adam:

Ils sont une sorte de manifeste contre le parti qui s'est emparé du pouvoir. [...] Ils ramassent en formules vigoureuses une sorte de philosophie chrétienne de l'histoire où se retrouvent le souvenir du *De Civitate Dei*, des *Pensées* de Pascal et du *Discours sur l'histoire universelle*, l'idée d'une lutte séculaire entre la lumière et les ténèbres, entre la fausse sagesse des hommes et l'ordre véritable voulu par Dieu. Ils sont comme le résumé du christianisme, tel que la bourgeoisie française le comprenait, animé d'une haine aveugle à l'endroit de la Réforme, mais non moins hostile à la tyrannie, au machiavélisme, à l'immoralisme politique¹².

¹² A. Adam, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, t. 5: *La fin de l'école classique (1680–1715)*, Paris, 1962, p. 73 (1956 – première édition).

Le point mis par Antoine Adam, en parfaite harmonie avec la teneur de l'ouvrage en question, démontre bien que l'intérêt de l'*Équivoque* est plutôt théologique que littéraire, sans qu'on puisse évidemment être autorisé à passer sous silence le produit de Boileau.

L'essentiel de la polémique de Boileau avec les jésuites est à trouver dans le corpus de son œuvre littéraire (*Satire XII*, *Épîtres X* et *XII*, quelques épigrammes). Les détails ont peu d'importance pour l'histoire littéraire, la correspondance ne fournit que quelques points supplémentaires mettant au jour l'attitude de Boileau à l'égard de l'*Équivoque*. Il est formel:

La verité est qu'a la fin de ma Satire j'attaque directement Mrs les Journalistes de Trevoux qui depuis notre accommodement m'ont encore insulté dans trois ou quatre endroits de leur Journal mais ce que je leur dis ne regarde ni les propositions ni la religion et d'ailleurs je pretens au lieu de leur nom ne mettre dans l'impression que des estoiles quoi qu'ils n'ayent pas eu la mesme circonspection à mon égard».

Et tout de suite après, de la prudence, toujours: «Je vous dis tout ceci Monsieur sous le sceau du secret que je vous prie de me garder» (le 12 mars 1706; p. 700-701).

Boileau y reviendra, à ses ennemis, aux «plus affreuses propositions des mauvais Casuistes et celles surtout qui sont condamnées par le Pape Innocent XI» (le 2 août 1707; p. 711).

Le point final arrive à Brossette dans la lettre (LXI) du 22 janvier 1708: «Voilà Monsieur tout ce que je puis faire en l'estat ou je suis, mon âge et mes infirmités ne me laissant plus qu'un demi usage de ma raison». Et pour terminer sa lettre il ajoute ceci: «J'ay mis la derniere main a ma Satire de l'Equivoque et malgré mes tournoyemens de teste je doute qu'il y ayt un ouvrage de moi ou la teste m'ayt moins tourné» (p. 715).

L'examen de la correspondance Boileau – Brossette demanderait, pour sa présentation, plus d'espace et un effort de classement plus détaillé. La totalité des lettres de Boileau apporte d'autres renseignements qui ajoutent peu de chose à l'interprétation des ouvrages de notre auteur, mais ces informations portent plutôt sur les circonstances de nature technique et sur le mode de travail. C'est un homme malade et affairé qui surgit, peu actif socialement pour ainsi dire mais s'intéressant bien vivement à ce qui le touche le plus – son œuvre à paraître, en particulier aux soins du jeune Brossette. Il étale devant lui certains secrets de la création qui permettent au lecteur contemporain de voir le satirique, ou plutôt un vieux militant, à l'œuvre justement. Il y a des lettres à Brossette où le critique réalise le principe de l'art classique – plaire et toucher. Il touche par ses aveux de

malade, il doit sans doute plaire à l'avocat lyonnais par son érudition et par la justesse de ses observations. Il n'aurait pas été classique si à ce principe général (de plaire et de toucher) et racinien, rappelons-le, il n'avait pas mêlé celui de divertir. Et c'est pour cette raison qu'il régalerait son ami d'une énigme, qu'il dit avoir été sa première pièce de vers, «mon premier ouvrage», écrit-il le 29 septembre 1703. Il l'a composée «au pié de Monmartre», à l'âge de dix-sept ans. Brossette est invité à en censurer le texte, Boileau est persuadé qu'il aura de la peine à la deviner. Espoir plutôt vain, Brossette est intelligent, il trouvera la solution sans difficulté. La petite pièce ne paraîtra qu'en 1713, dans le recueil des *Œuvres complètes*.

Du repos des Humains implacable Ennemie
J'ay rendu mille Amans envieux de mon sort.
Je me repais de sang et je trouve ma vie
Dans les bras de Celui qui recherche ma mort¹³.

En bon helléniste Boileau écrit le 4 novembre (1703): «Vous estes un véritable Œdipe pour deviner les enigmes et si les couronnes se donnoient aujourd'hui a ceux qui en penetrent le sens je suis seur que vous ne tarderîés guere à vous voir Roy de quelque bonne et grande ville»¹⁴.

La dernière lettre que Boileau avait écrite à Brossette porte le numéro LXXV et date du 11 décembre 1710. Elle est avant tout un document biographique, la littérature y est pourtant présente:

Je ne scaurois plus marcher qu'appuié sur les bras de mes valets et aller d'un bout de ma chambre à l'autre est pour moi un voyage tres long et tres penible et dans lequel je cours risque a chaque pas de tomber en foiblesse. Du reste je ne sens point que mon esprit soit encore diminué et il l'est si peu que je travaille actuellement a une nouvelle edition de mes Ouvrages qui seront considerablement augmentés mais pour mon corps, continue-t-il, il diminue tous les jours visiblement et je puis dire deja de lui, *fuit* (p. 731).

À cette date-là, Boileau n'a que trois mois et deux jours à vivre. Il mourra le 13 mars 1711, sans voir l'*Equivoque* imprimée. La satire, son enfant chérie des dernières années, sera publiée en avril. Il n'y aura que Brossette pour s'en réjouir. Cinq ans plus tard à Genève paraissent les *Œuvres complètes de Boileau* («Fabri et Barrillot»), édition préparée par celui à qui l'auteur de la *Satire XII* avait écrit 75 lettres.

¹³ Lettre XXXIX, p. 681-682.

¹⁴ Lettre XI. La réponse, confirmée par Boileau, est: la puce.

Adam Stepnowski

LITERATURA W LISTACH BOILEAU

W korespondencji Boileau znajduje się siedemdziesiąt pięć listów do lyońskiego adwokata, Claude'a Brossette'a, który przygotował do druku dzieła zebrane prawodawcy Parnasu. Ukazały się one w Genewie w roku 1716, już po śmierci Boileau. Chociaż korespondencja z Lyończykiem (trwała ona od 25 marca 1699 do 11 grudnia 1710 r.) jest wyraźnie ukierunkowana na kwestie związane z planowaną edycją dzieł poety i krytyka, to jednak dopełnia ona pożytecznie wizerunek pisarza. Boileau jawi się tam nie tyle jako człowiek, który nie może uciec przed codzienną egzystencją, chorobą, starością, myślą o śmierci, lecz także jako twórca o nieprzeciętnej erudycji, dzięki której wszystko, w tym literatura, postrzegane było przez pryzmat własnych wartości.